

# LE MADAWASKA

La Cie d'Imprimerie du Madawaska

EDMUNDSTON, N. B. le 10 DECEMBRE 1913

G.-E. DION, Administrateur.

## L'APATHIE

Dans notre numéro du 27 novembre, un correspondant qui signe "Commerçant" parle de l'apathie qui existe chez les gens d'affaires d'Edmundston. Il demande : "Où est le mal ?... Quel est le remède ?" Et il continue : "Vous ferez une œuvre utile, je crois, monsieur le rédacteur, en traitant cette question à fond".

Nous n'avons pas la présomption de croire que nous sommes de force à pouvoir traiter à fond une question aussi complexe. Nous sommes persuadés, cependant, qu'il est dans l'intérêt de la ville de faire quelques remarques sur ce sujet d'importance majeure.

D'abord, expliquons la signification du mot : apathie.

Apathie veut dire : état d'une âme sans énergie ; indifférence ou manque d'intérêt dans les choses qui nous concernent ; insouciance ou laisser aller dans les affaires civiles et publiques.

L'apathie à Edmundston est à l'état épidémique. La contagion pénètre partout, et menace de devenir un véritable fléau, si le remède n'est pas appliqué de suite, afin d'enrayer un mal dont les effets sont déjà désastreux.

Où ! l'apathie, l'indifférence est la grande plaie chez nous ; la plaie béante qu'il faut cicatrifier.

À l'école publique, dans les affaires municipales, à la chambre de commerce, dans les sociétés mutuelles, dans les œuvres patriotiques, et même dans les relations sociales, le venin s'est infiltré, la contagion s'étend, l'indifférence règne en maître.

Les meilleures volontés sont démoralisées par ce laisser faire qui paralyse tout avancement. Les idées naissent, mais l'apathie les tue avant qu'elles aient fait un pas dans la voie du progrès.

L'école publique, l'endroit où la grande majorité de nos enfants vont puiser l'enseignement primaire—souvent la seule instruction qu'ils auront le moyen d'acquérir—reçoit-elle l'impulsion, l'encouragement qu'elle mérite pour être féconde en bons résultats ? Combien de parents visitent l'école, chaque année ? Hélas ! les registres sont blancs à la page des visiteurs. On critiquera bien les instituteurs et les institutrices ; mais jamais on n'ira donner un mot d'encouragement à ceux ou à celles qui se dévouent, pour un salaire mesquin, à l'éducation de la génération future. On n'a pas le temps ; c'est l'excuse traditionnelle.

La population d'Edmundston est d'environ deux mille âmes. Nous payons de fortes taxes pour l'entretien de notre école. Vienne l'assemblée annuelle, à laquelle sont transférées les affaires scolaires. Que voit-on ? L'école est déserte. Pourtant ces réunions sont appelées, le soir, de 7 à 8 heures, seulement une fois l'an, dans le but de discuter des sujets d'une importance incontestable. Le croirait-on ? Depuis quelques années, ces assemblées n'ont pas réussi à grouper, en moyenne, dix contribuables. C'est une véritable honte. "Ou est le mal ?" ... L'apathie, l'indifférence.

Passons aux affaires de ville. Depuis le mois d'avril dernier, on n'a pu trouver personne pour représenter le quartier numéro trois. Six échevins siègent au lieu de huit. Le résultat est que, souvent, il n'y a pas quorum, et s'il y a quorum, c'est grâce au téléphone qui fait des appels répétés. "Ou est le mal ?" ... L'apathie, l'indifférence dans les affaires civiles. On n'a pas le temps d'être échevin, de servir les intérêts publics.

Qu'advienne une élection municipale.

Alors on fait un soubresaut ; on s'organise ; les esprits s'échauffent ; les personnalités se multiplient ; la lutte bat son plein. L'élection passée, nos citoyens se renferment d'un sommeil léthargique. À peine quelques personnes assistent-elles aux délibérations du conseil, aux mesures qui devraient nous intéresser tout particulièrement. "Ou est le mal ?" ... Devinez...

Dans un élan spasmodique, une chambre de commerce prit naissance à Edmundston. Pour un temps—très court, hélas !—les réunions furent fréquentes et l'assistance nombreuse. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un squelette. Il reste le président, le secrétaire et une poignée de membres qui ne paient même pas leur cotisation annuelle.

N'est-il pas de la plus haute importance pour nos hommes d'affaires de prendre une part plus active dans cette organisation dont le but est de promouvoir leurs intérêts personnels.

Notre ville possède un grand nombre de sociétés mutuelles. Les sociétés ne se rassemblent plus. Une succursale composée de 150 membres, n'a pu réunir depuis trois ans, un nombre suffisant de membres pour former un quorum. La mutualité est devenue une risée chez nous.

## CONFLAGRATION A FORT KENT, MAINE

Le feu détruit sept magasins, l'Hôtel Fort Kent et d'autres bâtisses. Les pertes sont considérables.

Fort Kent, dec. 4.—(Spécial)—Un incendie désastreux est venu jeter la consternation, dans notre petite ville, hier au soir. L'explosion d'une lampe en fut la cause. Le feu a originé dans le second étage d'un magasin, occupé par une famille syrienne. L'alarme fut immédiatement donnée, mais l'incendie se répandit avec une rapidité épouvantable. La population fut sur pied en quelques minutes. L'on s'organisa pour combattre le fléau destructeur et tout les citoyens se mirent courageusement à l'œuvre. Il y eut autant de pompiers volontaires que de spectateurs. Mais les moyens à la disposition de ceux qui se dévouaient pour combattre les flammes étaient plutôt restreints et le feu se propagea à ce bâtiment.

Ut train spécial amena des secours de Eagle Lake. Mais ce ne fut que plus tard dans la soirée que le feu fut contrôlé. Les bâtisses appartenant au chemin de fer Bangor & Aroostook furent sauvées après des efforts inouïs.

Quant aux œuvres purement patriotiques, nous pouvons écrire un immense zéro, et nous aurons la pleine mesure du patriotisme qui existe dans nos rangs.

Il y a trois ans, une société, dont le but principal est de travailler à l'avancement et au progrès de la race française dans les provinces maritimes—la Société Mutuelle l'Assomption—s'implantait dans le Madawaska. St-Basile et St-Hilaire ouvrirent la marche. Un an après, une succursale était fondée à Edmundston. Tandis que les succursales de St-Basile et de St-Hilaire font du recrutement, la nôtre périclite. L'enthousiasme des premiers jours s'est évanoui. L'apathie, l'indifférence y ont semé leur gangrène.

St-Basile et St-Hilaire viennent d'établir des succursales de dames Assomptionnistes, et l'entrainement est activé par le zèle et le dévouement des femmes patriotes de ces belles paroisses. A Edmundston, pas un mot du beau sexe. Mais des dames d'Edmundston, n'en parlons point ; ne cherchons point à sonder cet abîme de mystère ; vaudrait autant vouloir comprendre l'incompréhensible.

Dans nos relations sociales, sommes-nous exempts d'indifférence ? Avons-nous conservé cette jovialité française qui est un des caractéristiques de la race ? La charité est-elle notre vertu par excellence ? Sommes-nous toujours prêts à faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fit à nous-mêmes ? N'y a-t-il pas une sorte de froideur dans nos relations de chaque jour ?

"Ou est le mal ?... Quel en est le remède ?" ...

Le mal a sa racine dans l'égoïsme. Le dieu MOI à des temples partout et de nombreux adorateurs. Pourquoi cette absence de civisme ? Pourquoi cette nonchalance dans les affaires publiques, dans les questions d'éducation, dans les œuvres nationales, dans la mutualité, et caetera ? C'est que nous pensons trop à nous-mêmes ; c'est que le MOI prédomine. "Que les autres fassent leur besogne. Je fais la mienne", disons-nous.

Il faut déraciner le mal. Il faut qu'il y ait un réveil. L'apathie nous a déjà causés des pertes sensibles. Toutes les classes de la société en souffrent. La ville en souffre. Le remède est dans l'union. Donnons-nous la main pour travailler au développement de notre district. Secouons cette torpeur, et, n'oublions pas que l'avenir appartient aux hommes de bonne volonté.

Plusieurs familles sont sur le pavé. L'hôtel Fort Kent, l'un des plus beaux hôtels du haut St-Jean, était la propriété de M. Joseph C. Levesque, marchand de Clair, N. B.

Les principales bâtisses qui ont brûlés sont comme suit :

L'hôtel Fort Kent, les magasins Corey & Hobert, Tony Hobert, R. J. Romanus, New-York Bargain Store, et L. J. Zifer ; les boutiques de barbier de A. J. Launier et John Nadeau.

Il y a peu d'assurances. M. Levesque n'avait que \$15,000,00 sur sa propriété évaluée au delà de \$20,000,00.

## "L'ACADIEN"

Nous tendons cordialement la main au nouveau journal français de Moncton "L'Acadien" né le même jour que le nôtre. Nous lui souhaitons une longue vie, et plein succès dans la lutte que nous ferons ensemble pour la défense de la religion et de la langue française.

## Le Cultivateur

Parmi les articles du programme, de notre journal, il en est un, qui dans un comté comme le nôtre, a, il me semble, une importance capitale : "Intéresser et aider la classe agricole".

Chez nous comme ailleurs, l'agriculture a besoin d'une certaine renaissance, car les vieilles coutumes, condamnées par les agronomes de valeur, ne disparaissent pas assez vite pour être remplacées par de meilleures.

Dans son programme, *Le Madawaska* s'engage à enseigner autant que possible les méthodes nouvelles et pratiques.

Certes, c'est là une noble tâche, car il n'y a pas dans la société de classe plus intéressante que la classe agricole.

"Car la moisson que s'élève féconde Rapporte plus que la plume on l'épée. Son dur labeur donne la paix au monde Ce pain qui doit nourrir l'humanité".

Je voudrais pouvoir, avec le poète, chanter les champs et les moissons dorées ; mais ma plume, rouillée par des années d'inertie, se refuse à me servir, et je dois, quoiqu'il m'en coûte, mettre de côté la poésie pour ne faire que de la prose, et encore... Je prends courage cependant, *Le Madawaska* est jeune, et il paraît que l'on pardonne beaucoup aux jeunes.

L'avocat dans son bureau, attend le client ; le marchand, derrière son comptoir, reçoit en retour de sa marchandise l'argent qu'on vient lui porter ; la maladie, par antithèse est la vie du médecin. Mais le client de l'avocat, l'acheteur du marchand et le malade du docteur, quel est-il d'habitude ? le cultivateur, la femme ou le fils du cultivateur. Dans les professions libérales, dans le commerce et dans l'industrie, il faut compter sur autrui, non seulement pour faire des profits et édifier une fortune plus ou moins grande, mais même pour vivre, pour avoir le nécessaire. Le cultivateur, lui, est indépendant. Sans doute, il a besoin des marchés pour écouler les produits de sa terre, mais sa production est indispensable à la vie, les marchés lui sont toujours ouverts. Et d'ailleurs le rapport des marchés, pour le cultivateur c'est le surplus, car, un cultivateur qui le veut récolte sur sa ferme ce qui lui est nécessaire pour vivre. Il se nourrit lui-même et s'habille à bon marché.

Il faut des circonstances exceptionnellement mauvaises pour que la terre ne nourrisse pas son maître, et le bon cultivateur n'a guère à craindre de souffrir de faim même si sa récolte est manquée, car il est rare que le désastre soit général ; et puis le cultivateur a sa terre et son passé pour lui. Si jusqu'à présent il a fait honneur à ses affaires, le marchand lui fournira à crédit les choses nécessaires, le médecin lui soignera ses maladies et tendra pour être payé que vienne une année meilleure ; l'avocat... mais de grâce, ne parlons pas trop de l'avocat dans les mauvaises années.

Le journalier travaille péniblement pour gagner son pain quotidien. Mais, me direz-vous, il peine

pendant huit ou dix heures par jour, puis il se repose, tandis que le cultivateur... C'est vrai, pour arriver, le cultivateur fait de plus longues journées et heureux est-il, quand son sommeil et son repos se montent à huit heures sur vingt-quatre, dans le temps, des semences et des récoltes.

Mais, ses semences mises en terre, il peut se reposer quelques jours et son grain pousse quand même. Si la maladie le surprend, il peut prendre le temps de se soigner et son grain pousse toujours.

Le journalier, lui, ne peut prendre de repos, et, j'allais dire, n'a pas le droit d'être malade.

Qu'il cesse le travail, et ce jour-là le pain quotidien viendra peut-être, mais ce sera ses économies qui s'en iront et l'argent ne rentrera pas. Que la maladie l'empêche de travailler, et vite la misère noire pénètre chez lui.

Et puis, amis cultivateurs, avez-vous pensé de comparer l'air si pur et le soleil si bienfaisant qui vous vivifient dans vos champs à cette atmosphère empestée, et à cette lumière defectueuse et artificielles des ateliers et des usines.

Ce n'est pas sans raison que le poète latin s'écriait :

"O heureux cultivateur, si tu connaissais ton bonheur".

Les philosophes nous disent, qu'une des raisons qui empêchent l'homme d'être heureux, c'est qu'il croit toujours que les autres sont plus heureux que lui. Ce n'est que trop vrai, hélas ! Le jeune homme d'aujourd'hui ne voit plus sur la terre paternelle, le champ d'action qui lui convient. Très jeune, il apprend à mépriser le titre d'habitant et trop souvent ses regards se tournent avec un soupir de désir vers les grandes villes et vers les Etats-Unis.

Qu'il trouve heureux ceux qui là-bas travaillent pour de l'argent, qui tous les samedis reçoivent leur enveloppe et peuvent aller aux théâtres, dans les parcs, dans les lieux d'amusement. Ah ! que c'est envieux de labourer la terre et de ne pas jouir de la vie... Et il part et s'en va vers ces régions enclaustrées... Que fait-il là-bas ? Il sue, il pleure, la vie est chère et il dépense ses revenus ; puis un jour, harassé de fatigue, mourant de faim, il s'en revient peut-être, tel l'enfant prodigue, demander l'hospitalité à son père. Dans cette maison paternelle, sur cette terre qu'il n'aurait

(Suite à la 4ème page)

## L'ECOLE PUBLIQUE

Les examens semi-annuels de l'école publique d'Edmundston auront lieu comme suit :—

Département du principal, mardi, le 16 décembre, à 10 hrs. a. m.

Département de Melle Leblond, mardi, le 16 décembre, à 2 hrs. p. m.

Département de Melle Lynch, mercredi, le 17 décembre à 2 hrs. p. m.

Département des Melles Hall, et Dionne, jeudi, le 18 décembre à 2 hrs. p. m.

Nous invitons cordialement le public à assister à ces examens.

J. C. CARRUTHERS,

Président.